

Protozoart

L'art appartient à la parasitologie.

Prenons comme exemple les vanités en pièces. Rappelons-en brièvement le principe en deux temps : Phase 1a/ Une centaine d'images de crânes enrichis prêtes à défiler en fond d'écran, sorte de mantra contemporain, propice à la méditation et invitant à répondre à une question intime : « A quelle partie de vous-même avez-vous renoncé pour de l'argent ? ». Phase 1b/ la constitution d'un DVD projetable dans une installation pour atteindre un plus grand nombre de gens dans des expositions. Phase 2/ Chaque réponse reçue est insérée dans une des images et imprimée sur un support et au format décidés par le répondeur. C'est la fonction mémorielle de l'image.

Chaque pièce de la phase 2 est unique, même si l'on peut imaginer qu'une même image soit appelée à recevoir successivement plusieurs phrases différentes.

Si j'ai conçu la forme prototypique de ces vanités ou disons leur ADN, il n'en reste pas moins que leur aspect et leur sens finaux seront clairement influencés par chaque répondeur potentiel. On pourrait donc parler d'un stade larvaire, que l'intervention d'un hôte tiers transformera en parasite adulte. La phase 2, l'installation, serait comparable à un nid de larves...

La métaphore vaut ce qu'elle vaut, mais elle me paraît intéressante à plus d'un titre :

- Elle met l'accent sur la chaîne impliquée dans toute création.
- Elle valorise le rôle des récepteurs.
- Elle permet de déclarer sans ambages que toute œuvre est fondamentalement collaborative.

L'art tiendrait donc du protozoaire : un parasite qui survit grâce à des cycles où il passe d'un hôte à l'autre : l'artiste, le public, le critique, le conservateur, le curateur, etc...mais le critique d'art n'aime pas se faire traiter de porc et l'artiste n'aime pas que l'on compare son œuvre à un ver solitaire.

Il n'empêche que cette transhumance parasitaire reflète au mieux la circulation obligée des œuvres pour qu'elles parviennent à maturation, pour qu'elles survivent ou s'imposent à travers les siècles. Un mauvais hôte ou l'oubli d'une étape a desséché ou fait tomber plus d'une œuvre.

Certes le parasite a mauvaise réputation, car il a le malheur de conjuguer le nomadisme et la dépendance, deux notions qui flirtent trop avec la vulnérabilité. Plusieurs étapes, plusieurs hôtes en font l'ennemi des amateurs du sédentarisme autarcique. Cette chaîne d'intervenants est narcissiquement désagréable, car elle réduit l'importance de chacun dans l'élaboration et la constitution d'une œuvre qui se révèle finalement collective. L'artiste peut privilégier certaines chaînes alimentaires plutôt que d'autres, mais l'œuvre, collective, a aussi une existence autonome par rapport à ceux qui l'hébergent. C'est dans ce sens qu'elle les dépasse et que l'art peut être dit transcendantal (à la personne). Cela pourrait aussi parler des survivances d'Aby Warburg ou des fantômes de Georges Didi-Huberman, qui favorisent une certaine dématérialisation, alors que la métaphore du protozoaire rend au corps ce qui lui appartient : la transmission de la vie. Faire de l'art, c'est matérialiser le processus de vie, dans ce sens d'interdépendance, de pluralisme, de mobilité, et de vitesses dissociées (lenteur et accélération). C'est pourquoi je préfère parler dorénavant de cycles plutôt que de séries.

John Lippens novembre 2014